François DERMANGE, L'éthique de Calvin

Genève, Labor et Fides, 2017, 239 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44780>
DOI : 10.4000/assr.44780
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018
Pagination : 266-268
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « François DERMANGE, L'éthique de Calvin », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 12 janvier 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/assr/44780> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44780>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

François DERMANGE, L'éthique de Calvin

Genève, Labor et Fides, 2017, 239 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

François DERMANGE, L'éthique de Calvin, Genève, Labor et Fides, 2017, 239 p.

- 1 Entre Luther, dont la théologie se fonde en dernière analyse sur l'appel à la conscience individuelle, et Érasme, attentif au raisonnement allusif et de double sens, au jeu « poétique », Calvin occupe-t-il une place à part dans l'invention d'une posture éthique à l'aube de la Renaissance ? À l'*ethos* luthérien, qui cherche « dans l'intimité du Christ le signe de la grâce », Calvin, plus « rationnel, plus formel, plus froid », oppose-t-il la prédestination absolue, qui voue, quoiqu'ils en aient, les uns au salut, à la damnation les autres – telle un *logos*, Loi sans recours ? Tout un jeu de contrastes et de dissemblances peut se développer, qui distingue les figures premières du protestantisme, et qui a, au cours des siècles, figé les postures des deux fondateurs en confrontation plus qu'en complémentarité. Si François Dermange ne met pas globalement en cause le bien-fondé de ces oppositions, du moins en questionne-t-il la rigueur. Il fallait, pour cela, en revenir à l'exactitude des textes, les interroger dans leur plus forte signification, leur densité, leur historicité même. Et lever quelques ambiguïtés. Dans la référence à la conscience, on peut entendre, comme chez Luther, la voie royale d'accès à la religion, mais une voie personnelle, singulière, originale. Si Calvin écarte cette personnalisation de la religion, qui risquerait de conduire à sa privatisation, ce n'est pas en évacuant le « moment » de la conscience, mais en lui accordant au contraire un statut central – la conscience comme instance intermédiaire « entre Dieu et les hommes », comme « une chose moyenne », c'est-à-dire médiane, entre l'Un et l'autre. C'est par la conscience et non par la raison « qu'on est averti de la volonté de Dieu ». F. Dermange est alors conduit à repérer ici même, dans cette

habilitation de la conscience, l'impératif de subjectivité et de volonté. D'intériorité. Ce que Calvin appelle le « cœur », ce surgissement d'intuitions premières. Par quoi « les sentiments subjectifs anticipent la compréhension de l'esprit ». On est donc au plus loin d'une éthique de pure rationalité, d'où serait exclue toute advenue du sujet. C'est au contraire parce qu'elle est « le plus intime » que la conscience, ce « juge intérieur » est « illumination » de Dieu. Aussi bien, l'intime, cette attestation du sujet, est-il en même temps cela même « qui tire le sujet hors de lui ». Le sujet, écrit F. Dermange, « ne peut découvrir la vérité qu'en se dépassant constamment lui-même ». On a pu voir dans cette séquence une contestation de l'esprit de Renaissance, quand elle en formulait peut-être quelque chose d'essentiel. Notamment dans ce double jeu du « je ». Mais il y faudrait d'autres développements.

- 2 Il en va de même dans le rapport de Calvin à l'humanisme. Celui-ci se fonde, résume F. Dermange, sur le principe de « non-domination », quand le Réformateur en appelle à l'impératif de soumission. Mais cet impératif ne peut s'entendre, paradoxalement, que si l'on se souvient que « chacun a un cœur de roi dedans soi », ainsi que l'écrit Calvin lui-même dans son *Instruction* contre les Anabaptistes. Mais y a-t-il vraiment paradoxe ? Oui, si l'on pense à un régime fondé « sur la puissance » ; non, si on le définit fondé « sur la justice ». Et sans doute faut-il voir ici, en ce moment de la formulation de l'éthique calvinienne, l'une des raisons des polémiques qui tendront à qualifier la doctrine de Calvin, ainsi que la caractérise Weber, de « pathétique et inhumaine ». Mais si l'on consent d'aller au profond de cette pensée, on peut aussi bien noter, avec F. Dermange, que l'absolutisme est précisément fondé sur la captation du pouvoir, et le jeu de puissances qu'il engage, quand « l'idéal politique » du Réformateur serait un ordre « républicain » dont la base serait la Loi, cette justice souveraine. Calvin peut alors parler de cette soumission de principe comme « sujétion mutuelle du supérieur à l'inférieur », dans le respect d'un « bien commun ». Que la Loi, ici, soit « Dieu », permet de comprendre pourquoi, selon Calvin, nulle société n'est possible « sans le ciment de la religion en un seul peuple ». Structure élémentaire de la société, pourrait-on dire, qui se tient « par la dissymétrie des places » et la mise en intrigue des instances « d'autorité et d'obéissance ».
- 3 Il est chez Calvin des jeux de « concepts » qui requièrent une lecture vigilante pour éviter toute confusion. La grâce dispensée au monde est « irréversible ». C'est pourquoi elle est « condition de liberté ». C'est ne rien dire d'autre que ceci : penser un monde sans Loi est penser un monde d'affrontements de forces et de contraintes. Un monde inhabitable. À vrai dire, immonde. La « liberté » ne passe pas « par-dessus la Loi », comme pouvait le supposer Luther, dans sa confrontation à l'institution romaine, mais « passe au travers » de cette Loi, écrit Calvin dans *L'institution de la religion chrétienne*. Si la Loi est au principe de la liberté, au-delà de toute incidence religieuse, c'est parce qu'« elle ouvre le sujet à une vie de plus en plus profonde » : parce que le sujet est cette « existence » qui se constitue par ses œuvres autant que par la « grâce » à quoi ces œuvres au bout du compte se confondent. Sans doute faut-il lire ici, comme y invite F. Dermange, « l'émergence moderne d'un soi autonome ». Qui répondrait ainsi à ce que Calvin définit comme la « promesse » divine : qui « prend pour objet ce qui en soi est sans valeur, et lui en donne une ». L'essentiel, ici, est cette « non-valeur », qui fait de tout « homme sans qualité » le seul capable de liberté, puisque « désapproprié de sa destinée ».

- 4 Dans cette nudité/liberté, le lecteur peut alors comprendre ce qui se joue dans la position de Calvin quant à la question économique. Si « le salut vient par la grâce », qui dispose chaque être humain à sa place selon le « bon plaisir » de Dieu en son amour miséricordieux, Max Weber note bien, dans la stricte fidélité à Calvin, que cette « prédétermination », et le salut qui en découle, valent « surtout par l'ardeur et la réussite professionnelle ». Qui sont autant, pour le croyant, de preuves d'élection. Mais une élection qui, loin de signer la toute-puissance de l'homme, atteste de sa capacité à assumer sa réussite comme l'ombre portée de sa faillite originelle. Dans *l'Institution chrétienne*, Calvin écrit cette sentence où peut se lire quelque délectation du néant et de la culpabilité : devant Dieu, « les étoiles mêmes ne sont pas pures ». « Message central de la Réforme », commente F. Dermange. Le désenchantement et le « détachement » du monde, dont elle serait l'un des agents majeurs, peuvent naître de ce « renoncement du sujet à lui-même », de sa « mise en perte », et la « désacralisation du monde » qui s'ensuit. Mais cette désacralisation même ouvre la voie à son appropriation sociale. Par quoi la négociation entre les hommes peut reprendre, une fois ce monde ramené à sa mesure humaine, désaffectée de toute « valeur » en esprit. De l'une à l'autre de ces étapes, F. Dermange identifie le moment « mystique », cet « état où Dieu et l'homme sont pensés de façon symétrique et consensuelle ». En ce comble de la fusion, le réel fait alors retour, purgé de toute « magie », comme une terre à nouveau vierge.